L'enseignement – voie privilégiée de la francophonie roumaine

Marina MUREŞANU IONESCU

Nous nous proposons, par la présente étude, de mettre en évidence l'importance de l'enseignement dans la cristallisation du modèle culturel français en Roumanie. Nous serons amenée à distinguer plusieurs étapes et moments forts de l'évolution du domaine, moments marqués par la contribution de quelques professeurs d'élite et l'importance majeure de certaines institutions.

Dans la société roumaine du XIX^{e} siècle, le français devient, comme on le sait, la seconde langue de culture. Le modèle français s'impose et les formes de son rayonnement sont diverses. La seconde moitié du siècle, marque l'apogée de cette influence qui se manifeste dans presque tous les domaines de la vie sociale et culturelle. C'est à ce moment que se construit la *francophonie roumaine* qui en est une de type particulier.

Dans ce contexte, il va presque de soi qu'un rôle de premier ordre sera réservé à l'enseignement. Essayons de faire un survol rapide à partir de la fin du XVIII^{e} siècle, moment où commence ce que l'on a pu appeler la « francisation » de la société roumaine, surtout à la suite du retentissement profond de la Révolution Française.

Les princes phanariotes nommés dans les principautés roumaines, ayant été éduqués à Constantinople dans des familles grecques, connaissaient tous, plus ou moins, le français ainsi que l'italien, le grec, le turc. Afin de les aider – et de les surveiller – l'ambassade de France à Constantinople leur envoya dès le XVIII^{e} siècle des secrétaires chargés de la correspondance diplomatique européenne qui se faisait alors entièrement en français. Parmi ceux présents à la cour de Iaşi citons : Mille (Millo), Linchou, La Roche, Simian, Carra, d'Hauterive et Le Chevalier. Ces secrétaires étaient également précepteurs des enfants des princes et donnaient également des cours de français dans les familles de boyards. Au XIX^{e} siècle, l'abbé l'Hommé fut précepteur du prince Stourdza et de ses enfants et beaucoup d'autres Français enseignaient à l'Académie princière « Mihaileană ». Bientôt, ces Français ouvrirent leurs propres écoles et pensions. Ces institutions pour garçons et filles accueillaient les enfants de boyards jusqu'à la fin de leurs études secondaires. Ensuite, les garçons poursuivaient leurs études supérieures à Paris, Vienne ou Berlin. Tous les jeunes boyards, futurs représentants de l'élite politique et de l'intellectualité roumaine passèrent par les écoles françaises. Tel fut le cas de Kogălniceanu, Cuza, Alecsandri, les familles Stourdza, Ghica et Brătianu.

Des gouvernantes et des précepteurs français particuliers payés très chers étaient présents dans les familles les plus riches. Alecsandri décrit ironiquement un tel exemple dans sa pièce *Chiriţa*, en la personne de Monsieur Charles. Les « Bonjouristes », jeunes

Philologica Jassyensia, An I, Nr. 1-2, 2005, p. 293-300

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

ayant étudié en France, participèrent à la révolution de 1848 et dans leurs salons on parlait français. N'oublions pas que Iaşi possédait à l'époque un consulat français, une communauté française, formée d'enseignants pour la plupart, un théâtre français, des pensions françaises et des librairies-bibliothèques avec des livres français. A l'époque du prince Ghica, marié à une Française, celui-ci avait un secrétaire français, Grenier, et un conseiller français, le dr. Bassereau. Sous son règne, l'Académie princière devient Collège français.

Après l'union des Principautés Roumaines, le prince Alexandru Ioan Cuza, francophone et francophile, introduit l'étude du français dans toutes les écoles secondaires et à l'université. Pendant la seconde moitié du XIX^{e} siècle, les pensions françaises se multiplient, il y en a une dizaine en Moldavie, à Iaşi en particulier, où se trouve aussi la pension de la congrégation catholique des sœurs Notre-Dame de Sion (présentes également à Bucarest et à Galaţi). A Iaşi, on peut citer les pensions : Petit, Joye, Clavel, Fajard, Parret, Dodun des Perrières, Bourgignon, Gall et Sachetti. On trouve également des professeurs français au Lycée « Naţional » (Albert Patrognet) et au Lycée Internat « Negruzzi » (Boniface Hétrat), ainsi qu'à l'Université de Iaşi (Victor Chaillol).

Ces professeurs faisaient partie du réseau de la Mission Universitaire Française, rattachée à l'Ambassade de France. Cette mission sera renforcée et le nombre de professeurs augmenté après la première guerre mondiale. A l'arrivée du roi Ferdinand, celui-ci communiquait en français avec ses ministres, qui, pour la plupart, avaient fait leurs études et passé leur doctorat en France. Au début du XX^{e} siècle et entre les deux guerres, la bourgeoisie roumaine s'exprimait en français en famille et lisait la presse et des romans français. A la fin du XIX^{e} siècle à Iaşi, un groupe régional de l'Alliance française et entre les deux guerres le cercle « Luteţia » et le centre français enseignent aussi le français dans des cours bien organisés.

En 1948, le ministère roumain de l'enseignement décida de ne plus renouveler le contrat des enseignants français de la mission, professeurs dans le secondaire et lecteurs dans les quatre universités du pays. La même année, les centres d'études françaises, les écoles françaises et celles des sœurs de Notre-Dame de Sion seront fermées à leur tour. Dans les années '50, l'étude du français sera interdite à l'université et remplacée par celle du russe.

1. Les grands professeurs

Charles Drouhet (1879-1940)

Professeur, critique et historien de la littérature, comparatiste, Charles Drouhet fut le descendant d'une famille française expatriée qui s'établit en Roumanie, à Bârlad, en Moldavie, autour de 1860. Son père, Pierre Drouhet, occupe une place notable dans l'histoire de l'enseignement de langue française en Roumanie. En 1868, il publie à Iaşi, aux éditions de la Société « Junimea », *Précis de versification spécialement rédigé pour les cours de langue française dans les lycées*. Charles Drouhet fait ses études aux lycées « Codreanu » de Bârlad et « Sf. Sava » de Bucarest. Il passe son baccalauréat en 1896, sa licence en lettres modernes à la Faculté des Lettres de Bucarest, en 1900, son agrégation de roumain en 1903 et de français en 1904 et enfin son doctorat ès lettres à la Sorbonne, en 1909. Au retour de France, la même année, il est nommé professeur à la

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

Chaire de français de la Faculté des Lettres de Iaşi. En 1915, il succédera à Pompiliu Eliade à la Chaire de langue et littérature françaises de l'Université de Bucarest et il sera membre du Conseil Permanent du Ministère de l'Instruction Publique. En 1903, il acquiert la nationalité roumaine.

Ch. Drouhet débute en 1906, en même temps dans la revue « Romania » avec l'étude de philologie *Français* ***épaule*** et dans « Convorbiri literare », avec une ample étude sur Leconte de Lisle. Il se définit par sa double appartenance aux deux cultures – française et roumaine – ainsi que par sa double vocation – de linguiste, philologue et critique littéraire. Il publiera constamment dans les revues roumaines et françaises : « Revue d'Histoire Littéraire de la France », « Le correspondant », « La Minerve française », « Mercure de France », « Viaţa Românească », « Convorbiri Literare », « Ideea europeană », « Flacăra ».

L'activité de Ch. Drouhet s'organise sur deux plans principaux : le plan didactique, d'une part, celui de la recherche dans le domaine de la critique et de l'histoire littéraire, d'autre part. On peut de même parler de deux étapes distinctes : la première consacrée en exclusivité aux études françaises, la deuxième, après son entrée dans l'enseignement supérieur, orientée vers les études de littérature comparée franco-roumaines. En disciple fidèle de Gustave Lanson, Drouhet est l'adepte de la méthode positiviste, limitée au terrain sûr des faits historiques. Ses commentaires sont ceux d'un technicien attentif à la genèse, à la nature et à la composition des œuvres. Des échos de Sainte-Beuve et de Taine se font sentir aussi. Ch. Drouhet accorde une place importante aux facteurs sociaux et psychologiques dans l'évolution du phénomène littéraire. Dans le domaine du comparatisme, sa conception est également marquée par l'esprit français et des noms de référence : J. Texte, F. Baldensperger, P. Hazard, P. van Tieghem. Grâce à ses études, Vasile Alecsandri sera autrement lu et compris comme imitateur, localisateur et poète original (*Vasile Alecsandri et les écrivains français*, Bucarest, Cultura Naţională, 1924, en roumain). Graduellement, l'aire de ses préoccupations comparatistes s'étend à des rapports plus amples entre les deux cultures (*La culture française en Roumanie*, 1920; *Le Roumain dans la littérature française*). Il se situe sur des positions différentes par rapport à celles de Pompiliu Eliade (*De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, 1898) dont les conclusions, selon lesquelles dans la littérature du XIX^{e} siècle roumain tout est influence française, lui semblent excessives.

Excellent professeur, Ch. Drouhet a traité dans ses nombreux cours universitaires (beaucoup d'entre eux rédigés en roumain) toutes les époques de la littérature française. Il faut ajouter à cela les nombreux manuels de français élaborés par Ch. Drouhet en collaboration avec des professeurs roumains de français. L'activité de Ch. Drouhet représente un moment d'importance incontestable de l'histoire de l'enseignement français en Roumanie.

Les mérites et la contribution de Ch. Drouhet ont été reconnus par la Roumanie et la France par plusieurs prix et distinctions : prix « Bordin » de l'Académie Française, pour sa thèse de doctorat, *Le poète François Mainard*, soutenue et publiée à Paris ; l'Ordre « Coroana României », pour ses mérites en tant que professeur universitaire (1911, 1922) ; le brevet « Chevalier de la Légion d'Honneur » (1922) ; la distinction

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

« Răsplata muncii pentru 25 de ani în serviciul Statului » (1932). Figure typique d'humaniste moderne, érudit, didacticien, esprit méthodique et clairvoyant à beaucoup d'égards, Ch. Drouhet synthétise d'une façon très productive les éléments de base des deux espaces culturels et de mentalité auxquels il appartient en égale mesure : roumain et français.

Nicolae Şerban (1886-1966)

Professeur, critique et historien de la littérature, comparatiste, Nicolae Şerban fait ses études aux lycées « Matei Basarab » et « Sf. Sava » de Bucarest, ensuite aux universités de Munich, Paris, Institut Français de Florence (annexe de la Faculté des Lettres de Grenoble). Il passe son doctorat ès lettres à Paris, en 1913, avec une thèse de littérature comparée, *Leopardi et la France*, publiée à Paris. La même année, il commence sa carrière didactique comme professeur au lycée « Codreanu » de Bârlad. Entre 1918-1942, N. Şerban est professeur à la Chaire de français de l'Université de Iaşi, comme successeur de Charles Drouhet. Il fut directeur du Théâtre National de Iaşi en 1938. En 1942, il devient professeur à l'Université de Bucarest.

N. Şerban a eu une contribution décisive au progrès et à la modernisation de l'enseignement du français en Roumanie. C'est le premier et le plus important auteur de manuels et de grammaires destinés aux enseignants. Ces ouvrages pédagogiques étaient très modernes pour l'époque. Şerban était l'adepte d'une « manière roumaine » d'enseigner le français, pratiquant une perspective contrastive avant la lettre. Comme professeur à l'Université de Iaşi, il développe la section de français, organise le Séminaire du département et sa bibliothèque. Il est l'auteur du premier cours de littérature française publié en Roumanie : *Histoire de la littérature française. XVIII^e siècle*, Iaşi, Luteţia, 1936. Parmi ses ouvrages les plus importants citons également *Pierre Loti. Sa vie et son œuvre*, Paris, les Presses Françaises, 1924, ouvrage couronné par l'Académie Française et *Grammaire française à l'usage des étrangers*, Iaşi, Luteţia, 1933.

A partir de 1934, il organise des cours d'été de langue et littérature françaises, d'abord à Piatra Neamţ, ensuite à Braşov, cours qui, en 1936, deviennent l'Université Libre Latine de Braşov, avec des sections aussi pour l'italien, l'espagnol, le roumain et le latin. Cette institution a fonctionné pendant 20 ans, sept sessions étant organisées, auxquelles ont participé plus de 2000 étudiants roumains et français. N. Şerban organise également des voyages d'études avec les étudiants et les enseignants, en France et aux Etats Unis, en 1919, 1920, 1926, ce qui est une première. En 1927, il est invité pour une série de conférences sur la Roumanie et la littérature française dans des universités américaines et du Canada.

Le rôle de Şerban a été tout aussi important sur le plan des relations culturelles franco-roumaines. En 1921, il fonde à Iaşi le Cercle d'études franco-roumaines « Luteţia » et en 1922, la revue mensuelle portant le même nom et sous-intitulée « organe d'amitié franco-roumaine ». L'activité du cercle se poursuit jusqu'en 1939, quand il fusionne avec le Centre universitaire franco-roumain fondé par l'Institut Français de Bucarest. En 1929, N. Şerban fonde encore à Iaşi le cercle franco-roumain « Jules Michelet » et la revue d'études françaises « Gallia », dont le comité de rédaction était formé d'enseignants et d'étudiants de la faculté des lettres. « Gallia » a été non seulement une revue de culture française mais aussi, par les articles signés par I.M. Raşcu, D.I.

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

Râscanu, Al. Dimitriu-Păuşeşti, Octav Botez, Dan Bădărău, une publication qui se proposait de promouvoir et d'illustrer la problématique de la littérature comparée. Malgré son existence brève – la revue cesse de paraître en 1930 –, « Gallia » a représenté un moment important, par la nouvelle vision qu'elle projetait sur les relations culturelles franco-roumaines.

L'activité de Nicolae Şerban a été reconnue et récompensée par de nombreux titres et décorations : commandeur de la couronne d'Italie, chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'Instruction Publique, trois fois chevalier de la Couronne de Roumanie, lauréat de l'Académie française, membre d'honneur de l'Université de Grenoble, membre de la Société des gens de Lettres de la France, citoyen d'honneur des villes de New York et de Detroit.

L'espace ne nous permet pas d'accorder l'attention bien méritée à d'autres noms importants, notamment le professeur Nicolas Popa, figure de premier rang de l'enseignement et des études françaises à Iaşi pendant une période difficile et pour cela même décisive. Nous pensons pourtant que le bref aperçu de la contribution des deux professeurs évoqués – un français, l'autre roumain – est bien éloquent et exemplaire pour la véritable symbiose franco-roumaine dans laquelle se formaient et vivaient les intellectuels des deux pays à une certaine époque d'apogée de la francophonie roumaine, moment où l'échange d'idées se fait réellement et effectivement en double sens.

2. Centres, cercles d'études franco-roumaines

Le 12 janvier 1921, le professeur Nicolae Şerban, responsable du département de français de l'Université « Al.I. Cuza » de Iaşi annonçait la création du Cercle d'études franco-roumaines « Luteţia ». Le cercle commence par organiser des cours de langue française pour les étudiants, les officiers, les fonctionnaires, les typographes et les salariés de différentes institutions, des conférences avec des personnalités françaises, des écoles d'été, il ouvre une bibliothèque, et se propose l'édition de livres et revues. Le cercle « Luteţia » réunissait les personnalités et les intellectuels les plus distingués de Iaşi et avait des invités de marque. En mai 1921, à l'invitation du cercle, le professeur Julien Luchaire, directeur général de l'enseignement français à l'étranger, fit une conférence à Iaşi. En novembre, le professeur Le Téo, chef de la Mission Universitaire Française en Roumanie, organisa une « causerie charmante » sur les châteaux de la Loire dans la salle des fêtes de l'université et en décembre ce fut le tour de Jean Grimod de tenir une conférence sur *Les tendances nouvelles de la littérature française d'après-guerre*. Le 1er janvier 1922, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Molière, M Bogdan, président du cercle, fit une conférence qui précéda la représentation de l'*Avare* de Molière au Théâtre National.

Le 1er septembre 1922, parut le premier numéro de la revue « Luteţia » qui se voulait le miroir de la fraternité franco-roumaine, « nécessaire à la paix européenne et à la gloire des races latines » (prof. Şerban). Les cours de français étaient assurés par des professeurs français et roumains : Nicolae Şerban, Octav Botez, Jean Volquin, lecteur à l'Université, M Sibi, agent consulaire français à Iaşi.

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

Pendant une vingtaine d'années, le cercle va organiser des conférences avec des personnalités françaises prestigieuses. La bibliothèque était fréquentée par toute l'intellectualité francophone de Iaşi.

En 1944, le professeur Şerban va quitter Iaşi pour Bucarest dont il était originaire et les activités du cercle seront reprises par le Centre Français animé par les lecteurs français des universités « Al.I. Cuza » et polytechnique et rattaché à la Mission Universitaire Française en Roumanie et à l'Institut de Hautes Etudes de Bucarest.

Le Centre d'Etudes Françaises de Iaşi

Dans les années '40, le Centre d'Etudes Françaises de Iaşi prit la suite du Cercle « Luteția » qui avait été autonome par rapport à la Mission Universitaire Française en Roumanie. Le nouveau centre fonctionne par l'intermédiaire des lecteurs français de Iaşi, Charles Singevin, directeur scientifique et Thibaudet, marié à une Roumaine, directeur administratif du centre, qui était la plus importante filiale de province de l'Institut Français de Bucarest. Les activités étaient variées : cours de langue française pour différents niveaux, bibliothèque (6.000 volumes), conférences, théâtre, débats. Les professeurs du Département de français de l'Université étaient associés aux activités et à la gestion du centre et de sa bibliothèque (N.I. Popa, Adrian Marino) Le centre était vaste : deux appartements, une salle de conférences de 100 à 120 places, une pièce de réceptions et une bibliothèque avec deux salles de lecture.

Pendant la guerre, le centre fut un refuge moral pour les intellectuels oppressés par la dictature et le fascisme. En 1945, le nouveau lecteur de l'Université, Robert Disse (1911-1994), accompagné de sa femme, s'installèrent dans les appartements d'un Centre d'Etudes Françaises ravagé par la guerre. Avec l'aide du lecteur de l'Ecole Polytechnique Denat et du professeur N.I. Popa, le centre est remis sur pied pour la rentrée universitaire. En 1946, Philippe Rebeyrol, nouveau directeur de l'Institut Français de Bucarest, fut reçu au centre et à l'université par les professeurs qui lui remirent un émouvant « Appel à la France°», signé par la presque totalité du corps professoral dont 80% avait fait leurs études en France. Essayant de compter avec le nouveau régime communiste, le centre tente de s'ouvrir à un nouveau public. Une centaine d'ouvriers syndiqués y suivent des cours de langue deux fois par semaine. En 1947, une cantine universitaire fut ouverte pour parer à la disette et servait 1.000 petits déjeuners à 800 étudiants et à 200 professeurs. De même, par manque de charbon, la chaire de français s'installe dans les locaux du Centre d'Etudes et ne subit aucune interruption de ses enseignements. On essaya de nouer des relations cordiales avec le syndicat de l'université et de donner des conférences au contenu plus « progressiste » afin de contrer la campagne contre le lecteur Disse, qualifié de « réactionnaire » par le parti et la presse du régime communiste. En novembre 1948, le régime décida unilatéralement de fermer l'Institut Français de Bucarest et tous les centres de province. De l'imposante bibliothèque du centre il ne resta que 190 ouvrages choisis et déposés dans son bureau par le professeur N.I. Popa. Grâce à la neutralité bienveillante du recteur Léon Ballif, qui avait des ancêtres français, une alimentation en livres par la bibliothèque de l'Institut, parcimonieuse mais régulière, subsista jusqu'en juillet 1949, pratiquement donc jusqu'à l'expulsion de son bibliothécaire, Roland Barthes, le dernier des membres de l'ex-mission universitaire à Bucarest. Ces livres étaient à la disposition des 101

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

étudiants en français, la section la plus importante de l'université. Malgré tous les obstacles et les interdictions, le français restera la première langue étrangère connue et étudiée en Roumanie.

Institut Français des Hautes Etudes

IFHE en Roumanie est inauguré le 29 mai 1924. Il est né de la rencontre d'un historien d'art, Henri Focillon, avec son jeune collègue Georges Oprescu, le très francophile docteur Jean Cantacuzène (Ion Cantacuzino), sans oublier deux autres grandes figures roumaines, Nicolae Iorga, le grand historien, et Emil Racoviță, le grand géographe, recteur de l'université de Cluj, lui-même très lié au géographe Emmanuel de Martonne, maintes fois invité à enseigner dans la capitale transylvaine. Ce réseau amical et intellectuel trouva l'appui institutionnel indispensable à la réalisation du projet, en la personne d'un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay, Jean Marx, lequel a constamment été au cœur d'une entreprise culturelle qui favorisait les desseins politiques convergents de la France et de la Roumanie après la victoire de 1918 et la création de la Grande Roumanie.

Sous la direction des quatre directeurs qui se succédèrent jusqu'en novembre 1848, l'Institut mène ses actions spécifiques : conférences, enseignement du français, choix des boursiers roumains (deux des plus célèbres sont Cioran et Ionesco), accueil de jeunes chercheurs français. L'Institut supervise également l'action de la trentaine de professeurs français en charge de l'enseignement, universitaire ou secondaire, et constituant un maillage culturel d'ailleurs plus dense en Transylvanie (!) que dans les anciennes provinces du Royaume.

Les quatre directeurs furent l'historien Paul Henry (1925-1932), Alphonse Dupront (1932-1940), Jean Mouton (1940-1946) et Philippe Rebeyrol (1946-1949). L'activité de l'Institut fut intense, malgré les difficultés des années de guerre. Comme réalisations majeures il faut surtout rappeler : l'acquisition en 1936, au nom de l'Université de Paris, et l'aménagement du nouveau siège de l'IFHER, l'actuel immeuble du Bd. Dacia de Bucarest ; une première, la semaine du livre français à Bucarest, du 1er au 8 décembre 1938 ; enfin, le moment le plus important, la conclusion du premier accord culturel régissant l'ensemble des relations intellectuelles et culturelles franco-roumaines, le 31 mars 1939. L'accord sera dénoncé de manière unilatérale par les autorités communistes en novembre 1948. Le coup de grâce et le début d'une ère glaciale sera la fermeture effective de la maison, en 1950, après les rafles dramatiques dans les rangs des rares et courageux visiteurs[1].

Bibliographie

Godin, André, *Une Passion roumaine*, Paris, L'Harmattan, 1988.

Vodă-Căpuşan, Maria, Marina Mureşanu Ionescu, Liviu Malița (*coord.*), *Culture et francophonie. Dictionnaire des relations franco-roumaines*, Cluj-Napoca, Editura Fundației pentru Studii Europene, 2003.

[1] Pour des détails concernant l'histoire de cette importante institution française pendant cette période difficile, v. le livre passionnant et très documenté d'André Godin (1988).

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)

Marina MUREŞANU IONESCU

Învățământul, cale privilegiată a francofoniei româneşti

Prezentul studiu îşi propune să pună în evidență importanța învățământului în cristalizarea modelului francez în România. Discuția se concentrează în jurul câtorva momente decisive ale evoluției domeniului, momente marcate de contribuția a trei intelectuali de elită: Charles Drouhet (1879-1940), Nicolae Şerban (1886-1966) şi Nicolae I. Popa (1897-1982). Dacă primilor doi li se consacră o prezentare mai detaliată, la N.I. Popa se fac doar referiri, având în vedere faptul că este o figură bine cunoscută căreia autoarea i-a consacrat şi alte studii. Personalitatea, activitatea, scrierile şi contribuțiile acestora ilustrează într-un mod cât se poate de elocvent veritabila simbioză franco-română în care se formau şi trăiau intelectualii din cele două țări într-o anumită epocă de apogeu al francofoniei româneşti, moment în care schimbul de idei se producea efectiv în dublu sens.

În ultima parte a studiului, autoarea se ocupă de centrele şi cercurile de studii franco-române de la Iaşi din perioada interbelică şi de Institutul Francez din Bucureşti până la momentul închiderii acestuia de către autoritățile comuniste, în anul 1950.

Université « Al.I. Cuza » de Iaşi
Roumanie

BDD-A735 © 2005 Institutul de Filologie Română „A. Philippide”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:53:54 UTC)